



## JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

VOL. I.—No. 8.

QUEBEC, SAMEDI, 1ER JUIN 1878

PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIM.

### FEUILLETON DU "CANCAN."

1er JUIN 1878.—No. 8.

## LA FIANCÉE D'ERIC.

PAR EMMANUEL GONZALEZ.

(Suite et fin.)

V

—C'est donc ainsi que tu portes le coup ! s'écria Marguerite en plongeant le sabre à trois reprises dans le cou d'Hermann.

Un flot de sang tiède jaillissant à travers les découpures de la garde vint inonder la main de la jeune fille. Abandonnant le fer dans la blessure, elle recula de quelque pas, la prunelle dilatée, les cheveux hérissés sur le front. La vision d'Eric avait disparu, et la vengeresse de l'assassinat redevenait femme. Elle avait peur de son action et elle tremblait.

Le grenadier, à demi renversé, n'étant plus retenu par la main de Marguerite, tomba en arrière, entraînant la table dans sa chute ; et les ducats d'or, si convoités par lui, s'éparpillèrent sur le plancher.

Au bruit accoururent les gens du cabaret et quelques soldats qui s'étaient arrêtés pour boire en passant. Ils relevèrent le cadavre d'Hermann le rouge et s'emparèrent du faux Christiern Zorn, qu'ils conduisirent à la tente du général Renschid.

Christiern fut condamné à mort, et, en attendant le jour, on l'enferma dans un vieux moulin qui servait de prison.

Cette fatale nouvelle se répandit aussitôt dans le camp, et Frédéric Tiefenbach en fut instruit un des premiers. Ce fut pour lui un coup terrible, car il avait conçu pour Christiern une affection extraordinaire. A force de prières, il obtint la faveur de prendre le tour de faction du soldat qui devait garder le prisonnier. Les premières heures de cette lugubre nuit se passèrent presque silencieusement entre les deux amis. Frédéric pleurait tout bas en roulant

dans son esprit mille combinaisons insensées qui tendaient à sauver Christiern.

Marguerite paraissait absorbée par une idée fixe ; de temps à autre un léger tressaillement agitait tout son corps. La prostration avait succédé à l'énergie virile de volonté, et, involontairement, elle revoyait dans une sorte de rêve, éveillée, même en fermant les yeux, le corps sanglant d'Hermann, qui se renversait à ses pieds. Le dernier rire du malheureux retentissait sans cesse à son oreille comme un écho importun, et elle voyait son regard étonné, hagard, épouvanté, la poursuivre de ses mornes éclairs.

Alors elle se jugeait elle-même et se demandait de quel droit elle s'était imposé cette mission terrible de punir un coupable. Elle ne se repentait pas, mais un doute troublait sa pensée, qui s'était trop complaisamment inspirée de l'antique tradition. Deux ou trois fois elle demanda avec une agitation singulière à Frédéric, si la vie donnée par Dieu à l'homme ne devait pas être sacrée pour l'homme, et si, hors le cas de légitime défense, on pouvait répondre au mal par le mal, venger le sang par le sang, et si ce n'était pas empêcher l'expiation morale par laquelle le coupable peut se racheter.

Frédéric, voyant son pauvre Christiern Zorn pâle, tremblant et sans cesse occupé de laver et d'essuyer ses mains comme si elles eussent été tachées de sang, crut qu'il avait peur ; mais loin de s'indigner de cette débilite de cœur dans un soldat, il se sentit saisi d'une commiseration infinie : —Écoute, lui dit-il, il est évident que l'approche de la mort agite tout ton être ; tu es trop jeune pour ne pas regretter la vie ; tu sais, moi, combien j'y tiens peu. Si je te perds, je me ferai tuer à la première affaire ; mais je ne veux pas te voir mourir.

Elle le regarda avec étonnement : —Mais je suis prisonnier. —Ne suis-je pas ton géôlier, Christiern ? lui dit-il d'un ton de doux reproche.

—Ne me tente pas ainsi, camarade, ou bien sauve-toi avec moi, nous irons chercher du service chez les Russes. Elle voulait l'éprouver ; Frédéric répliqua vivement :

—Non, non, je ne veux pas passer pour un traître et un déserteur. Que je reçoive une douzaine de balles dans la tête pour sauver un ami, ça ne me déshonorera pas.

—Tu es fier sur le point d'honneur, camarade ; mais si j'accepte la proposition, ce sera une lâcheté, et tu me mépriseras.

—Te mépriser, toi ! je t'aime trop pour cela, repartit Frédéric les larmes aux yeux. Comment veux-tu que je méprise l'enfant qui a eu le courage de tuer Hermann le rouge ? Fais ce que tu veux, mais, si tu restes ici, je me tueraï devant toi, car il ne sera pas dit que Frédéric Tiefenbach a livré lui-même son ami aux bourreaux.

En même temps, il saisit son sabre par un geste prompt et résolu. Le faux Christiern l'arrêta : —Je t'obéis, camarade, mais tu me reverras !

Marguerite sortit de sa prison, enveloppée du manteau militaire de Tiefenbach ; et au point du jour ce dernier était conduit au supplice à la place de l'assassin d'Hermann, sur l'évasion de qui il avait refusé de donner aucune explication.

Le roi de Suède et le maréchal Renschid, avertis de cet événement singulier, s'étaient rendus tous les deux sur le lieu de l'exécution. Au moment où Frédéric allait payer de sa vie son dévouement à l'amitié, l'on vit arriver, de toute la vitesse de son cheval, à travers un épais nuage de poussière, une jeune femme vêtue de noir.

Elle mit pied à terre, sourit au condamné qui restait stupéfait de retrouver sous ce costume son camarade Christiern Zorn, et s'agenouillant devant Charles XII :

—Le lendemain du pillage de Lutzen, sire, lui dit-elle, une femme est venue vous demander justice. Cette femme, c'est moi. Vous n'avez répondu que vous étiez impuissant à punir, et je vous ai juré que l'assassin, s'il échappait à votre justice, n'échapperait pas à ma vengeance. Ce serment, je l'ai tenu. Je me suis enrôlée parmi vos soldats sous le nom de Christiern Zorn, et sans relâche j'ai cherché le meurtrier de mon fiancé Eric. J'ai fini par le rencontrer, et

je l'ai tué avec le sabre même taché du sang d'Eric. Vous avez promis d'être mon juge, jugez-moi, et si j'ai commis un crime condamnez-moi !

Charles XII aimait les actions héroïques, fussent-elles entachées d'extravagance, et il abhorrait l'indiscipline et le pillage : de plus, il n'estimait chez les femmes que les qualités viriles. Il tendit la main à la jeune femme, et lui dit presque gracieusement :

—N'implorez pas votre grâce en suppliante, relevez-vous. Si notre justice vous a fait défaut, notre clémence ne vous manquera pas, car je gracie en votre faveur ce fou qui allait mourir avec joie pour son ami.

Marguerite baisa la main du roi, et se relevant, elle s'avança vers Tiefenbach, qui la regardait avec une émotion que l'aspect de la mort n'avait pu exciter en lui.

—Ainsi, madame, lui dit-il d'une voix tremblante, après vous être jouée de ma crédulité, vous allez me quitter en emportant avec vous mon ami le plus cher ? J'ai aimé une vision, un rêve, une chimère... Christiern Zorn n'est plus et n'a jamais été ! La fiancée d'Eric a été juste envers Hermann le rouge, mais elle est cruelle envers moi.

Marguerite baissa les yeux.

—Camarade Frédéric, murmura-t-elle, pardonnez-moi ; j'ai rempli un devoir terrible. Désormais tâchons d'oublier tous deux un passé douloureux. Servez bien le roi de Suède à qui nous devons la vie, et, si vous revenez un jour à Lutzen, vous retrouverez Marguerite fidèle au souvenir de votre amitié ; je crois avoir prouvé à tous que je sais tenir ma parole.

Les tambours battirent, et Frédéric Tiefenbach reprit le chemin de camp au milieu des joyeux hurrahs de ceux de ses camarades qui avaient été désignés pour le fusiller.

FIN.